



HAL
open science

Surface et profondeur dans une énigme vieil-anglaise

Marguerite-Marie Dubois

► **To cite this version:**

Marguerite-Marie Dubois. Surface et profondeur dans une énigme vieil-anglaise. Colette Stévanovitch; René Tixier. Surface et profondeur. Mélanges offerts à Guy Bourquin à l'occasion de son 75e anniversaire, 7, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.159-164, 2003, GRENDÉL, 2-901198-35-X. hal-04693523

HAL Id: hal-04693523

<https://hal.science/hal-04693523v1>

Submitted on 10 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Surface et profondeur dans une énigme vieil-anglaise

L'Angleterre, surtout durant le Haut Moyen Age, se révèle comme le pays de prédilection du genre littéraire énigmatique. L'énigme s'impose partout ; elle fleurit à l'école, à la cour, dans les réunions savantes, parmi les divertissements, à travers la correspondance, en prose comme en vers. Elle s'écrit en latin ou en vieil-anglais ; elle suit les modèles de jadis ou se prend à innover. Citons tout particulièrement la centaine d'exemples qu'a laissés Symphosius,¹ les multiples essais d'Aldhelm² qui enseigne à York, les nombreux exercices d'Eusèbe,³ les divers écrits de Tatwine⁴ et la prodigieuse activité d'Alcuin⁵ dont la *Disputatio Pipinni cum Albini scolastico*, rédigée à l'usage du fils de Charlemagne, est un chef-d'œuvre de devinettes métaphoriques.

L'énigme connaît cette vogue extraordinaire pour deux raisons. Elle peut n'être qu'une distraction plaisante. Dans ce cas, habile mais simple, elle se contente de décrire, tel un rébus, soit des objets matériels (éponge, bouclier, trident, cheveu, pont, etc.), soit des animaux domestiques ou sauvages.⁶ Le jeu est plaisant, mais il n'est qu'un jeu, attaché à la surface des choses. Toutefois, le champ de réflexion peut s'étendre ; une part importante d'observations implicites ou de subtils sous-entendus, d'ordre moral ou religieux, revêt alors une haute

¹ Symphosius, dit aussi Symphorius, écrivait en latin vers la fin du IV^e siècle ; il a laissé cent énigmes, chacune de trois hexamètres (G. Th. Paul lui a consacré, à Berlin, une étude intéressante : *De Symposii Ænigmatibus*. Son œuvre a été éditée par R. T. Ohl, *The Enigma of Symposius*, Philadelphie, 1928).

² Sur Aldhelm, voir l'Index des noms de personnes, dans M.-M. Dubois, *La Chronique d'Ingulf*, Nancy : Publications de l'AMAES, collection GRENDEL, n°4, 2000, p. 334.

³ Cet Eusèbe est, croit-on, Hwætberht (c.680-c.747), abbé de Wearmouth et ami de Bède.

⁴ Les *Ænigmata* de Tatwine, archevêque de Canterbury (732-734), ont été publiés dans le volume II des *Satirical Poets of the XIIth Century*, London : Roll Series, 1871.

⁵ A propos d'Alcuin, consulter M.-M. Dubois, *La Chronique d'Ingulf*, p. 334. — Pour plus de détails sur les recherches consacrées à Alcuin en France, s'adresser à l'Association des Amis d'Alcuin et de l'abbaye de Cormery, 22 rue des Caves, 37320 Cormery (présidente : Annick Chupin, 7 rue du 4-Septembre, 92170 Paris). — Voir quelques citations de la *Disputatio* dans *Le Thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne*, par Emile Pons, Strasbourg : Publications de la Faculté des Lettres, et Paris : Ophrys, 1925, p. 133.

⁶ Tout récemment, Jean-François Barnaud a consacré une grande partie du deuxième volume de son *Bestiaire vieil-anglais* à certains de ces textes animaliers (Paris : Publications de l'AMAES, hors série 7, 2001, pp. 184-250).

portée, souvent difficilement accessible ; et l'énigme s'élargit tout à coup jusqu'au mythe dont elle procède,⁷ quand, dans son élan original, elle se dépasse elle-même.

Mon intention est de tenter de mettre en évidence ce double aspect de l'art énigmatique, à la fois superficiel et profond.

J'aborderai, pour ce faire, un texte extrêmement connu : l'Enigme 47. Maintes fois traduite en anglais⁸ et célèbre en français,⁹ elle a passé pour purement « animalière », tant sa forme, sa structure, son évidente solution la rendent apparemment transparente et presque simpliste, n'était une pointe d'humour à la chute.

La voici, d'après l'édition de Muir¹⁰ :

Moððe ¹¹ worde fræt. Me þæt þuhte
wraetlicu wyrd, þa ic þæt wundor gefrægn,
þæt se wym forswealg wera gied sumes,
þeof in þystro, þrymfæstne cwide
ond þæs strangan stapol... Stælgieost ne wæs
wihte þy gleawra, þe he þam wordum swealg.

Je propose une traduction, évidemment discutable, que je m'efforcerai de justifier, à travers mon exposé, selon un point de vue quelque peu... énigmatique :

La mite a mangé les mots... Il m'est apparu
merveilleux le destin, quand j'ai entendu mentionner le miracle
par quoi ce ver a dévoré les vers d'un homme parmi les hommes,
voleur dans l'ombre, [mangeant] le glorieux discours
et le soutien du fort... L'hôte-voleur ne fut
en rien plus avisé d'avoir avalé ces mots !

Je souligne immédiatement que cette version est loin d'avoir l'aisance et la fluidité de celle de Jean-François Barnaud que j'ai citée en note. Dirai-je que cette tonalité, plus fruste et moins parlante, est volontaire ?

⁷ Cf. F. Tupper, *The Riddles of the Exeter Book*, Boston, 1910, Introduction, pp. XIV sq.

⁸ La plus récente version à ma connaissance est celle de W.S. Mackie, dans une excellente édition bilingue: *The Exeter Book, Part II: Poems ix-xxxii*, Londres : Humphrey Milford ; Oxford University Press, 1934.

⁹ Traduite pour la première fois par Emile Pons, *Le Thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne*, Strasbourg : Publications de la Faculté des Lettres, et Paris : Ophrys, 1925, p.123, elle l'a été encore tout récemment par Jean-François Barnaud, *Le Bestiaire vieil-anglais*, Paris : Publications de l'AMAES, 2001, vol. II, p. 234

Voici le texte de cette dernière version :

« Une mite a mangé les mots ; voilà qui m'apparut / (comme) un fait merveilleux, quand j'appris ce miracle / qu'un vers ait dévoré le poème d'un homme / voleur au sein des ténèbres, (rongeant) un discours glorieux / et son ferme support. L'hôte-filou n'en fut / en rien plus érudit d'avoir avalé ces mots ».

¹⁰ Bernard J. Muir, *The Exeter Anthology of Old-English Poetry*, Exeter : University of Exeter Press, p. 323.

¹¹ Muir signale que la capitale (onciale) de *Moððe*, plutôt grande, déborde dans la marge, malgré le retrait, dans le manuscrit, des deux premiers vers du texte, pour laisser la place nécessaire à l'insertion de la lettrine.

D'une part, j'ai exploité lourdement l'opposition cocasse entre le *wyrm*, « ver de terre », et le *gied*, « exposé en vers ». On a le droit de critiquer l'outrance, mais elle restitue clairement l'intention réelle du poète vieil-anglais, malheureusement intraduisible par un jeu de mots dans sa langue. D'autre part, ce n'est pas seulement pour respecter l'allitération que j'ai rendu par « merveilleux destin » et par « miracle » les mots *wrætlicu wyrd* et *wundor* que Mackie¹² comprend respectivement comme « curious event » et « strange happening ». A mon avis, ces termes sont à double entente ; ils marquent l'étonnement certes, mais plus encore la magie. *Wyrd* ne saurait perdre son caractère à la fois déterminé et providentiel, de même que *wundor* évoque aussi bien un événement naturel stupéfiant qu'un signe surnaturel à interpréter : l'un des *mirabilia* innombrables, tellement appréciés à l'époque. Le vocabulaire énigmatique possède ici toute la valeur secrète du lexique pagano-chrétien, dont nul ne réussit encore à cerner la véritable étendue.

Et pourquoi cette énigme donne-t-elle sa solution dès le premier mot ? Contrairement à l'habitude qui régit toute charade, la réponse ici clôt le problème avant même de l'ouvrir. Inutile de chercher et de s'interroger, si peu que ce soit : il s'agit indubitablement d'une « mite » ou d'un « ver ». En quoi ces deux appellations pourraient-elles, d'ailleurs, nous intriguer ? Elles ne nous surprennent en rien. Ce sont les scientifiques, abstrus par profession, qui ont donné à l'invisible destructeur de manuscrits, un nom savant, inconnu de tous : *Liposcelis divinatorius*, « lipocelis prophète », classé dans le sous-ordre des troctomorphes. Pour le vulgaire, aucune obscurité ! Le fait que cet insecte à la dent térébrante troue le papier, comme la mite troue le tissu ou la vrillette le bois, a permis de lui trouver des appellations populaires imagées. On a parlé couramment, en Angleterre comme en France, de « mite » (= bookmoth), puis de « ver » (= bookworm), actuellement de « pou » (= booklouse). Mais personne ne connaît le vrai nom de cet « ennemi » du livre, au point que le célèbre traducteur Jember¹³ en est venu à l'identifier au « démon », c'est-à-dire à l'« Antique Adversaire », auteur supposé de toute œuvre anti-biblique, tant un critique moderne se refuse à accepter un tel manque de mystère au sein d'une énigme !

Prétendra-t-on, en conséquence, que l'Enigme 47 n'est qu'une simple description animalière, destinée à fournir une réponse sans ambiguïté à la très classique *aenigma* 16 de Symphosius,¹⁴ dont le texte anglais, traduit du latin, est tout à fait conforme à la procédure courante ? Voici cette version :

Writing has fed me, but I don't know what writing is.
I have lived in books, but I am no more learned because of it.
I have consumed the Muses, yet up till now I have not improved myself.

¹² *The Exeter Book*, p. 141.

¹³ Cité par Muir, *The Exeter Anthology of Old-English Poetry*, p. 622.

¹⁴ En effet, l'énigme latine 16 de Symphosius, intitulée *tinnea* (= *tinea*, teigne [du livre]), est donnée en traduction anglaise dans les *Sources and Analogues of Old English Poetry*, ed. Michael J. B. Allen and Daniel G. Calder, Cambridge : D. S. Brewer, p. 170.

La formulation sibylline de l'auteur latin suit les règles du genre. Et l'on s'étonne que l'imitateur anglo-saxon n'ait pas tenté de reproduire un schéma tout tracé. Est-ce à dire qu'il écrivait sans avoir en tête la moindre intention occulte ?

Répondre par l'affirmative serait méconnaître grandement le type d'inspiration qui caractérise les énigmatistes. Ils procèdent selon le principe des *similitudines* qui comparent tacitement à un élément sacré (le Sauveur, un saint, une vertu, un vice, la béatitude) un élément profane (une épée, un agneau, le vent, l'orage, un roseau, la charrue), connu par les fables ou les bestiaires. Parfois, ils pratiquent « la réticence qui est un mode du dire : la réticence dit qu'elle ne veut pas, ou qu'elle ne peut pas, ou qu'elle ne doit pas dire. Mais elle dit toujours ».¹⁵ Sans cesse, ils dépassent le discours du mythe, en laissant parler à travers les images la « foi en quête d'intelligence » qui seule est éloquente. Et ils sont entendus de tous, car « il n'y a pas, dans la société médiévale, [...] d'activité qui ne soit concernée par la 'religion' [vue, non point] au sens contemporain du terme, mais selon un vaste système de représentations et de pratiques symboliques, grâce auxquelles les hommes de cette époque ont donné un sens et un ordre au monde, c'est-à-dire simultanément à la nature, à la société et à la personne humaine. C'est par le recours imaginaire au 'divin' qu'ils ont, dans les mythes et les rites, noué ensemble ces trois ordres de la réalité ».¹⁶ De ce procédé, fort malaisé à déceler et à mettre en lumière, il nous faut tenir compte.

Il est évident que tout érudit anglo-saxon se lamente sur les nombreux dégâts, sournoisement¹⁷ effectués par le pou du livre, subtil voleur de science, rongeur de précieuses feuilles calligraphiées. Il est également vrai — en surface — que les mots sont « mangés ». Mais toute énigme contient un enseignement en profondeur : ces mots, livrés en pâture, nourrissent non seulement le prédateur qui se gave, mais aussi l'esprit du lecteur qui se restaure. Tout humain qui s'en repaît doit y trouver une force¹⁸ pour la vie de son âme. N'oublions pas que l'auteur du manuscrit, ou le copiste, est presque certainement un moine, soucieux d'apostolat. Peut-être un prédicateur ?

¹⁵ J'emprunte cette définition à Liliane Louvel, professeur à l'Université de Poitiers, dans son appel à contributions (message électronique du 13 mai 2002) pour le Colloque sur la réticence des 20, 21, 22 mars 2003, dans l'île de Ré.

¹⁶ Cf. Jean-Claude Schmitt, *Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essai d'anthropologie médiévale*, Paris : Gallimard, 2001, p. 36.

¹⁷ A mon avis, *in bystro* est pris au sens figuré (dans l'ombre) plutôt qu'au sens propre (au sein des ténèbres). L'expression énigmatique évoque l'Évangile : « Quiconque commet le mal hait la lumière » (Jean, 3, 20).

¹⁸ Voilà pourquoi je traduis *þæs strangan stapol* par « le soutien du fort » (d'accord avec J. Bosworth et T. N. Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, 1882-98, p. 912, col. 2, qui comprennent « the strong man's firm support », et contrairement à Mackie, *The Exeter Book* dont la version est « its strong foundation »).

Dans un sermon sur la multiplication des pains,¹⁹ Ælfric évoque Jésus et la foule affamée. De la parabole, relatant ce miracle (*wundor*), il tire la leçon suivante :

Drihten [...] fett ða ðe ðurh dædbote him to bugað mid bigleofan lare.
Gif he hi forlæt buton godspellican fodan on heora andgite,
donne ateorid hi be wege ðises andwerdan lifes.

« Le Seigneur [...] nourrit ceux qui, en repentance, se tournent vers lui avec les aliments de la sainte doctrine. S'il les laissait aller sans la nourriture évangélique offerte à leur entendement, alors ils périeraient sur le chemin de cette présente vie. »

Aux auditeurs d'Ælfric, comme aux usagers des bibliothèques monastiques, il appartient donc de consommer avec profit la vérité vivifiante que contiennent les « Écritures », seules capables d'apaiser leur faim spirituelle. Ils en deviendront plus sages²⁰ — ce qui ne saurait être le cas du ver, dévoreur insensé de savoir stérile.

L'Évangile, plus clairement encore, ne conseille-t-il point, en outre, de « ne pas amasser de trésors sur la terre, là où la mite et le vers dévorent »²¹ ?

En fait, le mot de l'énigme n'est pas l'évidente réponse de surface : « insecte inconscient, destructeur de livres », mais bien la solution induite en profondeur : « lecteur sans discernement, inappétent à la grâce ».

Apparemment superficielle, l'Enigme 47 n'est en aucune façon un texte anodin, sans arcane, ni mystère. Mais, comme le fait observer un anthropologue contemporain dont la spécialité est celle du langage médiéval, clair pour l'homme de cette époque, mais pour nous codé : « Les 'signes' sont muets pour ceux qui ne parviennent pas à les relier entre eux et à les rattacher aux détails,

¹⁹ Ed. Benjamin Thorpe, *The Sermones Catholici or Homilies of Ælfric*, London: Ælfric Society, vol. II, p. 396, lignes 29-32.

²⁰ J'ai conservé, dans le dernier vers de ma traduction de l'Enigme, l'adjectif « avisé » qui suggère le Proverbe 16, 23 : « Le cœur du sage rend sa bouche avisée ».

²¹ Matthieu 6, 19, dans le « Sermon sur la montagne » : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tineæ demolitur* (La Vulgate choisit les mots « rouille » et « teigne », là où la Septante préfère « ver » et « mite », version actuellement conservée par la TOB). — Il est remarquable que ce même texte évangélique soit implicitement évoqué par Chaucer, dans les *Canterbury Tales* (*The Wife of Bath's Prologue*, III, 560) : *Thise wormes ne thise motthes ne thise mites / Upon my peril, frete hem neverdeel* (« Jamais ver ni teigne ni la moindre mite / Ne s'attaquèrent à elles [mes robes], je vous le jure ! »). Dans sa traduction des *Contes de Canterbury* (Gallimard, 2000, p.728), André Crépin a bien relevé cette mystérieuse allusion, évidente pour les contemporains de Chaucer et peu discernable par nous. Il est surprenant que l'Enigme 47 utilise le verbe *fræt*, correspondant au verbe *frete*, employé par Chaucer, et non moins frappant qu'A. Crépin reprenne, sans doute à dessein, le terme « teigne » (latin *tinea*) contenu dans la Vulgate, comme dans l'Enigme de Symphosius (cf. *supra* note 14). — La même métaphore se retrouve dans l'œuvre de Jean Cassien (au début du V^e siècle) [*Institutions cénobitiques*, édition du texte latin avec traduction, introduction et notes par J.-C. Guy, Paris : Cerf, 2001], mais cette fois pour demander de combattre les « morsures de la mélancolie » car : *comme la teigne au vêtement et le ver au bois, ainsi nuit la tristesse au cœur de l'homme* (p. 371). La fortune de cette comparaison est tout à fait remarquable.

même infimes, de l'existence ; leur reconnaissance [...] suppose un déchiffrement du réel et une interprétation »²² qui appartient à un autre plan.

Je ne saurais évidemment prétendre avoir compris « ce semi-dire, ce dire à côté, à peu près ou à demi ». ²³ Je n'ai tenté que de suggérer, d'interpréter ou de percevoir — en m'abusant peut-être — ce que proclame, par « la voix ténue de son silencieux silence », ²⁴ le pou du livre, « lipocelis prophète », le bien-nommé !

²² Schmitt, *Le Corps, les rites, les rêves, le temps*, p. 91.

²³ Cf. Liliane Louvel, *ibidem*.

²⁴ I Rois 19, 12 (selon la version d'Anna Missoffe, dans son article « Comme la goutte d'eau », *Christus*, 194 (avril 2002), p. 227.)